



Risque de curiosité, par Gérard Saillant

*« Le plus beau risque dans la vie est de voir
ce qui se fait ailleurs. »*

Témoignage Risque de chance de Gérard Saillant, le 19/11/2019 à Paris. Le professeur Gérard Saillant est chirurgien orthopédiste et traumatologue. Ex-chef du service de chirurgie du CHU la Pitié-Salpêtrière, président du conseil scientifique de la Caisse nationale de solidarité pour l'autonomie et président-délégué de l'Institut FIA. Ex-conseiller du ministre des Sports et de la Fédération française du sport automobile, et médecin de l'équipe olympique française. Il a opéré des sportifs de renommée internationale tels que Michael Schumacher ou Ronaldo. Il est président et membre fondateur de l'Institut du cerveau et de la moelle épinière (ICM).

En tant que qu'homme, médecin, patron d'institut de recherche, défenseur du sport, homme engagé, pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Question difficile. Cela dépend si vous prenez le risque dans la vie sur le plan positif ou sur le plan négatif. Le risque négatif, c'est de passer à côté d'un certain nombre de choses. Pour éviter ce risque-là, la plus grande qualité est la curiosité. La curiosité de s'intéresser à beaucoup de domaines, et en particulier ce qui ne relève pas de votre discipline, de votre spécialité. Aller voir ce qui se fait ailleurs. Très souvent les gens cherchent des recettes dans leur discipline. Quand j'étais chirurgien, les médecins allaient à des

congrès de leur discipline, ce qui est normal pour essayer de progresser et de s'améliorer, mais c'est bien souvent dans d'autres disciplines, dans d'autres choses à côté que naissent les idées nouvelles, pas des valeurs, mais des paramètres différents qui peuvent vous aider beaucoup dans la vie. Le plus gros risque, c'est de ne pas être curieux. Le plus beau risque, c'est d'être curieux, justement.

Avez-vous un exemple vécu de ce beau risque de la curiosité?

Un risque très simple, c'est celui de l'Institut du cerveau et de la moelle épinière (ICM). Nous l'avons créé avec un certain nombre de membres fondateurs, dont Jean Todt. L'objectif est que ce soit un institut multidisciplinaire. Une des phrases écrites sur son cahier des charges était : « Le personnel de cet institut doit aller du philosophe au technicien. » Or c'est un institut sur les neurosciences. Alors, bien sûr, entre le philosophe et les techniciens il y a des chercheurs en neurosciences, mais avec les représentants de beaucoup d'autres disciplines : des physiciens, des chimistes, des spécialistes de nanotechnologie et de bio-informatique. C'est de ce mélange que viennent les progrès que l'on a pu faire. En huit ans, l'Institut est devenu le deuxième centre mondial de recherche en neurosciences. Ce n'est pas parce qu'il n'y a chez nous que des gens au top niveau en neurosciences, c'est parce qu'il y a ce panel et que les gens arrivent à parler le même langage. C'est très difficile, car souvent l'on se sert de l'autre en se disant : « Il faut que ce soit un provider (fournisseur), un supplier (fournisseur) et qu'il me rende service. » Non. Nous avons une cause commune qui est la lutte contre la maladie, dans le cas présent. Comment allons-nous parler un langage commun alors que nous venons de cultures différentes, de milieux différents et que nous avons des objectifs apparemment différents ? Là est la question.

Comment l'avez-vous vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour vous, voire pour plus grand que vous ?

Si l'on ne se prend pas au sérieux, où que ce soit l'on se sent un peu petit. Quand vous opérez un malade, quand vous gérez un dossier, quand vous faites du sport, vous êtes souvent devant une montagne. Vous vous dites alors : « Je suis petit devant cette montagne ; comment arriver à la vaincre ? » C'est un problème de tous les jours. Si l'on veut, sinon réussir,

au moins parvenir à son but, faire de l'achèvement (réussite), il faut être anxieux, inquiet. Non pas se dire : « Je n'y arriverai pas », mais se soucier d'anticiper et de connaître les problèmes qui vont se poser, les risques à courir. Se dire : « Il y a un amoncellement de problèmes que je vais devoir résoudre. » C'est comme cela que l'on y arrive. Si l'on y va de façon inconsciente, on a des chances d'arriver au but de temps en temps, mais ce n'est pas toujours la meilleure façon d'y parvenir.

Quelle est votre contribution au monde, votre mission, votre vocation ?

Je n'en sais rien. Ils le diront quand je ne serai plus là. Je n'aurai probablement pas fait grand-chose. J'ai eu l'occasion d'exercer un métier assez extraordinaire, quasiment par hasard. J'ai été médecin et universitaire. Dans la vie, ce qui est très important c'est de comprendre que les gens que vous prenez en charge sont tous égaux, quelle que soit leur origine. Quand vous soignez une fracture de la jambe, c'est la même chez Monsieur Trump (Donald Trump, président des États-Unis) ou chez le clochard du coin. Pour traiter les gens de manière égale, il y a trois métiers extraordinaires : la santé, l'éducation, par sa fantastique richesse, et la justice si l'on y croit. J'ai eu la chance à la fois de soigner et d'éduquer en tant qu'universitaire. Ce n'est pas dû à moi, mais aux métiers que j'ai exercés et à la façon dont j'ai essayé de les servir au mieux. Ce sont deux ou trois occupations tout à fait valorisantes et intéressantes.

Le message que vous venez de faire passer est extrêmement important, car les gens ne s'en rendent pas toujours compte. Je vous livre un petit secret, en toute humilité, de bénévole à l'hôpital. Je n'appelle pas les malades des malades, à partir du moment où ils entrent dans l'hôpital, mais des « soignés ». À partir du moment où vous avez mis le pied dans un hôpital, vous n'êtes plus malade, vous êtes soigné, ce qui est aussi différent que d'être seul sur le bord d'une route ou dans votre lit chez vous. La deuxième chose que je partage souvent aux soignés, c'est le fait que je n'ai jamais trouvé d'espace de rencontre aussi essentiel ailleurs qu'à l'hôpital. Pour la bonne et simple raison qu'à l'hôpital nous sommes tous pareils. En blouse bleue ou en blouse blanche, y compris les soignés –

tout est blanc, ce qui n'est sûrement pas un hasard –, tous à poil au niveau du corps comme au niveau du cœur. On ne s'est jamais vu et en trente secondes nous sommes câblés sur l'essentiel. Un prêtre nommé Maurice Bellet a écrit cette expérience inouïe de l'essentiel pendant son séjour à l'hôpital dans un petit livre intitulé L'épreuve, ou le tout petit livre de la divine douceur. Quel que soit celui ou celle à qui elle appartient, la jambe est à soigner. Merci de votre image.

Qu'est-ce que vous reconnaissez en vous-même, par vous-même qui vous donne le goût de vivre ?

C'est de regarder devant soi, même si la partie qui reste à vivre est probablement plus courte que la partie déjà effectuée. Regarder devant soi et avoir des projets. Ce qui m'a le plus intéressé, ce n'est pas de gérer, encore qu'il faille gérer, mais de créer. Créer quelque chose, sinon de nouveau, car il y a des choses qui ne sont pas nouvelles dans ce que j'ai créé, en tout cas d'utile. Ensuite, gérer c'est moins fun, c'est moins drôle et cela devient aisément de la routine. Cela dit, la gestion reste quelque chose de très important, car si vous créez quelque chose qui ne vit pas, ça n'a aucun intérêt. Donc, pour moi, dire que gérer est secondaire n'est pas du tout négatif ! Mais ce qui est excitant à mes yeux est d'avoir des projets, de transformer le projet en réalité et la réalité en succès – quand on peut arriver à un succès. Ce sont différentes étapes. Premièrement, est-ce que l'idée est bonne ? Il y a de bonnes idées qui n'arrivent pas au bon moment. Donc, il faut à la fois que l'idée soit bonne et qu'elle arrive au bon moment. Deuxièmement, il faut arriver ensuite à transformer l'essai. Il y a plein de gens velléitaires qui ont beaucoup d'excellentes idées, mais qui ne vont pas plus loin. Aller au bout de ses idées et les réaliser, c'est cela qui est intéressant.

Au sujet de la curiosité dont vous parliez, face au difficile n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Bien sûr. Une de mes grandes phrases est : « Le progrès vient du partage. » C'est à partir de là que non seulement on trouve des solutions, mais on apporte du progrès. C'est un élément extrêmement important.

Est-ce un risque d'être né à Montluçon, dans l'Allier, en plein centre de la France, à la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

Il y a deux questions en une ! L'aspect géographique et provincial, et deuxièmement la date. Au sujet de la date, il est sûr que c'est une période extraordinaire, car on sortait de la guerre. Je suis d'une génération qui a eu la chance de ne quasiment pas connaître la guerre. Je n'ai pas été en Algérie, car j'étais trop jeune. Naître en 1945, c'est naître dans une période extraordinaire. Naître à Montluçon, je ne sais pas. Je suis un provincial qui est venu à Paris très vite, à l'âge de 14 ans à peu près. Le fait d'avoir vécu en province enfant, là où souvent l'on se fait les meilleurs amis pour longtemps, est aussi une façon de voir non pas la France profonde ou la France d'en bas, comme diraient certains, mais ce qui se passe sur le terrain au quotidien. Ce week-end, j'étais à la vente des Hospices de Beaune, où se pressaient huit cents acheteurs venus du monde entier. En se promenant, on voyait dans Beaune l'aspect populaire de cette manifestation, l'adhésion des gens à ce moment qui est le sommet de leur année. C'était quelque chose d'extraordinaire. Vu de Paris, on ne s'en rend absolument pas compte. Vous lisez dans les journaux : « La vente des Hospices de Beaune a rapporté 13 millions. » Très bien, mais de voir la population, du vigneron au commerçant, adhérer à ce projet est extrêmement intéressant. C'est un aspect provincial dont on n'a pas idée à Paris ou dans les grandes capitales régionales.

Est-ce un risque de chance de répondre à cette question d'un jeune étudiant allemand à propos de l'hépatite : « Pourquoi la coloration jaune commence-t-elle au niveau de l'œil » ?

Je vois que vous avez lu quelques âneries que j'ai dû écrire. En fait, ce que j'ai expliqué dans ce dossier, c'est qu'il y a deux façons d'apprendre et d'enseigner. Soit apprendre, non pas bêtement, mais simplement ce que l'on vous dit, sans aller chercher plus loin : « L'hépatite commence par le jaune au niveau de l'œil. » Soit, procéder comme cet étudiant Erasmus, Allemand ou Finlandais, qui m'interroge à brûle-pourpoint : « Pourquoi est-ce au niveau de l'œil ? » La réponse est : « Parce qu'il y a de l'élastine, etc. », mais sa question procède typiquement de la curiosité et c'est cela qui m'intéresse. Si vous restez dans le premier cas, vous apprenez que l'hépatite commence par le jaune de l'œil, cela vous permettra de poser un diagnostic et vous serez un bon médecin. Mais si vous posez la question : « Pourquoi

est-ce là ? », vous serez un très bon médecin. Vous ne vous satisferez jamais simplement de ce que l'on vous donne. Cet aspect de curiosité est un élément absolument essentiel. C'est avec cela que vous progressez et que vous faites progresser les autres. Il est probable que le professeur qui enseigne cela depuis des années ne sait quasiment plus pourquoi l'hépatite commence là. Il est obligé de regarder et de rechercher pourquoi. La question du jeune homme a également permis aux trois ou quatre cents étudiants qui étaient là d'apprendre quelque chose qu'ils n'auraient probablement pas appris si ce gars ou cette fille-là n'avait pas dit : « Pourquoi là ? » Tout le monde a progressé, celui qui enseignait et celui qui était enseigné.

Vous prêchez un convaincu. Simon de Sinek, dans Start with why, explique qu'il faut commencer par le pourquoi avant de se soucier du comment. L'un de mes mentors, Édouard de Bono, qui a écrit The lateral thinking, la pensée latérale, comme Joël de Rosnay avec Le Macroscopie et son approche systémique du monde se situent dans la même logique. Je suis un fan du pourquoi.

Est-ce un risque de chance de vivre bientôt jusqu'à l'âge de 120 ans, alors que ce qui vieillit le plus mal en nous sont la cervelle et la moelle épinière ?

La moelle épinière non, mais surtout la cervelle. C'est là que se situe le challenge de la médecine. La médecine est faite pour soigner les gens, pour réparer, pour remettre en forme et pour empêcher ces maladies. En empêchant ces maladies, on arrive à vivre plus vieux. Vous le savez très bien, le problème n'est pas de battre des records du monde. L'enjeu, c'est de vivre jeune le plus longtemps possible. Si c'est pour vivre 120 ans complètement gâteux, cela n'a aucun intérêt. Une fille sur deux qui naît aujourd'hui sera centenaire. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons créé l'Institut du cerveau. Pour traiter les maladies, mais aussi pour comprendre le fonctionnement du cerveau normal et arriver éventuellement à le réparer. Aujourd'hui, si j'ai un problème cardiaque on me remplace le cœur, on me débouche les tuyaux, on me met des « stents » (ressorts dans les artères), on me fait une greffe cardiaque : on sait réparer. Pour la hanche, on me met une prothèse. On arrive à réparer ou remplacer à peu près tout, mais pas le cerveau. Il ne s'agit pas de le remplacer, mais il faut

qu'on arrive à le réparer. Si l'on n'y arrive pas, nous allons vivre de plus en plus vieux avec des problèmes de santé, des problèmes éthiques, mais aussi des problèmes économiques et sociaux. Auparavant, à 55 ans ou plus tard, on héritait de ses parents ; maintenant, à 75 ans, vous entamez votre capital pour que vos parents meurent dignement. Se pose donc un problème social. Le fait de vivre très vieux est peut-être une très bonne chose, mais à condition de rester actif et en bonne santé. C'est un élément très important à prendre en compte.

Est-ce un risque de chance d'être goal enfant et d'aimer le sport au point d'en devenir un médecin expert et de soigner des vedettes telles que Ronaldo, Schumacher ou Dan Carter ?

Carter, non. Cela a toujours été indiqué dans Wikipédia, mais je ne sais pas pourquoi, car c'est faux. J'ai toujours aimé le sport. J'ai appris à lire dans L'Équipe, chaque fois que mon père le lisait. Je suis un grand sportif de bas niveau. Le sport est une façon de vivre. Quand je courais le matin à 5 h pendant une heure ou une heure et demie, je réfléchissais à ce que j'allais faire dans la vie. Les grandes idées que j'ai pu avoir, je les ai eues plutôt en courant. C'est un premier point – un peu secondaire. L'élément important, c'est que le sport est une façon de se comporter dans la vie. Il faut transposer dans la vie ce que l'on fait en sport, en faire une hygiène de vie. Les maladies sont exceptionnellement d'origine génétique, mais à près de 100 % d'origine comportementale et environnementale. Le comportement est donc très important. Dans la médecine des 4 P (Prédictif, Préventif, Participatif, Personnalisé) qui se prépare, l'élément Participatif est essentiel. Pour les trois autres, Prédictif – prédire et prévenir la maladie –, c'est ce que l'on fait à l'ICM. Car l'Alzheimer que j'aurai dans cinq ans, ça fait trente ou quarante ans que je l'ai, que je me prépare. Il faut donc faire le diagnostic avant même que les signes cliniques arrivent. C'est comme pour le sida. Nous n'avons pas guéri le virus HIV, mais on a guéri le sida. Les gens vivent avec l'HIV sans les signes du sida. Si l'on arrive non pas à me réparer, mais à me dire : « Vous avez un Alzheimer, mais vous n'en avez pas du tout les signes », je m'en fous. Ce que je veux, c'est vivre normalement. Dans le prédictif on va arriver de plus en plus à cette situation grâce à l'intelligence artificielle. Prédictif, Préventif, puis Participatif et Personnalisé, ce sont les éléments-clés. Cela existe déjà pour le cancer. Avant, vous faisiez une petite confiture avec tel ou tel antimitotique (médicament qui inhibe la mitose ou

division cellulaire), maintenant le traitement est personnalisé en fonction de l'immunologie et de tout le reste.

Est-ce un risque de chance de promouvoir le sport à l'école et le sport hors école ?

Ce n'est même pas le sport, c'est l'activité physique dont il s'agit. Partout, il est dit qu'il faut en faire 30 min par jour. C'est un grand minimum. Si vous calculez bien, 30 min par jour, cela représente 2 % de votre activité sur 24 h. Ce n'est rien du tout ! C'est comme si vous laissiez une voiture pendant deux ans sans la faire tourner. Vous ne l'aurez pas abîmée, mais elle n'aura pas marché, donc elle ne remarchera pas ou ne remarchera pas aussi bien. C'est tout bête, mais pour l'activité physique c'est exactement pareil. L'activité physique doit entrer dans la culture générale – ce que l'on appelait naguère la culture générale, c'est-à-dire connaître Molière ou Léonard de Vinci. L'activité physique doit également être inculquée dès le plus jeune âge. Je me suis engagé sur ces sujets, que ce soit au Pays basque ou au COJO (Comité d'organisation des Jeux olympiques). Il y va de la santé physique, mais également de l'équilibre psychique et social. Nous avons créé à Biarritz des parcours de forme, sans instruments. Tous les jours cinquante à cent personnes se réunissent pour marcher. Tout un tas de petits vieux isolés rentraient chez eux, après avoir acheté le pain, pour regarder la télé. Ces parcours de forme ont créé un lien social. C'est un élément majeur pour la santé sociale, mais qui est complètement négligé.

Au collège, en sixième ou cinquième, l'élève le plus fort en activité physique et en sport était celui qui n'était pas très bon dans le reste. Pourquoi ? Parce qu'il avait redoublé une classe et qu'il avait deux ans de plus. On regroupe les activités physiques sur des critères intellectuels, alors qu'il faut les regrouper sur des critères physiques. D'autre part il y a des gens qui font 2 m de haut, d'autres 1,50 m, certains 80 kg, d'autres 50 kg. Regardez ce qui se passe aux États-Unis et dans les pays en voie de développement. L'obésité est un problème majeur. François Carré (Pr de cardiologie au CHU à Rennes) a bien montré qu'en trente ans, je crois, les capacités cardiorespiratoires des enfants ont diminué de 25 %. Nous sommes en régression. Un pays en régression physique est un pays en danger, ne serait-ce que sur le plan économique, pour le coût que cela va représenter pour la société.

Est-ce un risque de chance de remplacer le curé et le médecin en tant que maire d'un village ?

Il y a une évolution sociale. Auparavant, on avait besoin de certaines références. On allait voir quelqu'un qui les représentait. Ce fut le curé, très souvent le médecin, beaucoup l'instituteur et c'est encore beaucoup l'instituteur dans les petites villes ; aujourd'hui, c'est parfois le maire, en particulier dans les petites communes et petites bourgades pour régler le problème de la clôture ou du mari qui bat sa femme. Quelles que soient les valeurs des gens, les croyances qu'ils peuvent avoir, leur position vis-à-vis de la religion ou autre, ces personnalités sont des éléments de référence. Cela joue encore un rôle important.

Vous n'allez pas aimer la question, mais en tant que grand professeur, reconnu et médiatisé, est-ce un risque de chance d'être simple et bon ?

Je ne sais pas. En tout cas, les professeurs que je connais et qui sont au top niveau ont ce profil-là. Peut-être pas tous, mais la plupart d'entre eux. On peut donc penser que statistiquement c'est un risque de chance, pour reprendre votre expression.

Qui êtes-vous comme magicien et que faites-vous en tant que magicien dans ce monde ?

Magicien, je ne sais pas. C'est plus compliqué que cela. Que ce soit dans ma famille, dans mon métier, dans mes occupations ou activités associatives, je ne suis pas magicien. Rien ne se fait du jour au lendemain. Je crois que l'on est tout, sauf magicien. Ce que je fais nécessite du travail et de la réflexion. Le terme magicien ne me paraît pas très bien choisi.

Que voudriez-vous voir se réaliser dans le monde au travers de vous et au-delà de vous ?

J'ai exercé mon métier pour régler un certain nombre de problèmes. Des problèmes banalement orthopédiques, essentiellement mécaniques. Dans ce petit domaine-là, il y a eu des progrès fantastiques. Quasiment davantage de progrès entre les années 1960 et maintenant que dans les quelques milliers d'années qui ont précédé. Donc, l'on progresse beaucoup, mais au fur et à mesure que vous progressez cela devient de plus en plus

difficile. Quand vous courez un 100 m, passer de 11 secondes à 10 secondes ou à 10,2 c'est difficile, mais ce n'est pas trop difficile. Par contre, pour passer de 10,2 à 9,8 cela devient beaucoup plus compliqué. Or ce qu'il y a à gagner est pourtant bien moindre : il s'agit de gagner 4/10e, contre 8/10e entre 11 et 10,2 secondes. Pourtant, il est immensément plus compliqué de gagner dans la seconde solution que dans la première. De la même façon, les progrès à venir seront probablement très spectaculaires, en informatique, avec internet, mais souvent beaucoup plus difficiles à accomplir pour atteindre le sommet de la pyramide. L'idée est donc de contribuer d'une toute petite façon, à quelque niveau que ce soit. Si l'on est dans une période faste, d'euphorie, on arrive à gagner beaucoup, sinon, l'on ne gagne pas beaucoup, mais le but de l'opération est de progresser.

Partagez-vous la vision de Jean Vanier, fondateur de l'Arche : « Chaque personne est une histoire sacrée » ?

Je ne sais pas ce que veut dire « sacré ». Chaque personne est une histoire individuelle. Chaque personne a une certaine richesse et un caractère tout à fait original. Si vous prenez l'aspect génétique, il n'y a pas deux personnes identiques. Même de vrais jumeaux ne sont pas tout à fait identiques puisqu'on arrive à les reconnaître, ou bien ils ne font pas tout à fait la même chose. Chaque personne est tout à fait particulière et possède une certaine richesse. Cette richesse est plus ou moins importante pour différentes raisons qui se situent entre l'acquis et l'inné. Elle est plus ou moins développée selon que la personne s'est donné les moyens de la développer ou qu'elle n'a pas eu cette chance. Oui, chaque personne est tout à fait sacrée, probablement. C'est-à-dire qu'elle doit être à la fois respectée en tant que telle et traitée comme une personne.

Que vivez-vous dans votre vie aujourd'hui que vous souhaiteriez voir continuer ?

Ce que je fais dans la vie de tous les jours ne me paraît pas mal, si ça continue. C'est-à-dire, pour revenir à des choses très terre à terre, l'Institut du cerveau et de la moelle épinière, les problèmes de sécurité routière ou en sports mécaniques, mon travail en chirurgie, nos efforts pour développer l'activité physique. Je pense que ce sont des choses qui vont s'amplifier et qui n'auront pas besoin de moi pour continuer, comme elles n'ont pas eu

besoin de moi pour commencer. C'est une chaîne et la chaîne continuera. Ils ne m'attendent pas.

Avez-vous un défaut dont vous souffrez ?

Heuuuu ! Oui, sûrement, j'ai des défauts. Contrairement à ce que vous croyez, je suis assez paresseux. Quand je travaille, c'est parce que cela me passionne. Si ça ne me passionne pas, je ne suis pas très courageux. J'ai plein d'autres défauts.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière cette paresse ?

Je ne sais pas s'il y a une intention positive. Si je ne suis pas passionné, je ne suis pas très courageux pour agir. C'est la passion qui m'anime. Il y a des gens qui n'ont aucune passion et d'autres qui sont passionnés par beaucoup de choses. Soit l'on considère qu'ils sont instables parce qu'ils passent de l'une à l'autre – c'est un peu ce que j'ai fait ! –, soit l'on dit qu'ils sont passionnés. Je pense qu'il faut être passionné pour vouloir faire les choses bien et s'en donner les moyens.

Est-ce que vous avez des mentors et quels messages vous portent-ils ?

Des mentors, c'est un grand mot. Ce qui vous fait évoluer sont les gens que vous avez rencontrés dans votre vie. Par exemple, je voulais faire Polytechnique, mais je trouvais que c'était difficile, donc j'ai fait médecine, car mon père était médecin. Est-ce qu'il a été mon mentor ? Non, mais c'est lui qui m'a orienté vers ce métier. Ensuite, j'ai fait de l'orthopédie parce que j'ai rencontré quelqu'un de génial dans mon premier stage. Il aurait été psychiatre, j'aurais été psychiatre. Ce ne sont pas des mentors, mais ils sont devenus des exemples pour un certain nombre de personnes. Je pense que ce sont plutôt les rencontres qui sont décisives. Il y en a peut-être deux ou trois qui ont été particulières. En orthopédie, j'ai rencontré Raymond Roy-Camille¹²⁸ ou Robert Judet¹²⁹ qui ont été des références pour moi. Vous avez interviewé Jean Todt, qui m'a ouvert un horizon extraordinaire

128. 1927-1994, professeur à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, mondialement connu pour ses travaux sur la chirurgie du rachis, dont la création du concept du visage pédiculaire. Le Pr Gérard Saillant l'a remplacé en 1992.

129. 1909-1980 professeur, fondateur de l'école d'orthopédie à l'hôpital Raymond-Poincaré de Garches).

dans le sport automobile et beaucoup plus encore, à travers ce que nous avons fait ensemble dans l'ICM, etc. Enfin, la rencontre de votre femme modifie forcément votre façon de voir les choses. Je n'appellerai pas cela des mentors, mais des personnes-références qui orientent à la fois votre vie, vos opinions, vos décisions et votre façon de voir les choses.

Votre vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Pour revenir à la médecine et un peu sur tout, le plus important quand on est médecin, c'est d'avoir de l'empathie pour ses patients. Avoir de l'empathie pour vos patients, pour les gens avec qui vous travaillez, votre équipe, votre assistant, etc., s'intéresser à eux, c'est très important. Je n'appellerai pas cela de l'amour. J'appellerai cela de l'empathie.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Tout oser demander, c'est-à-dire ce qui est possible et ce qui est impossible ? J'aurais voulu être champion olympique de marathon. Je peux le demander, mais je n'y arriverai pas. Il faut savoir demander, être exigeant, mais essayer aussi de connaître ses limites. On ne les connaît jamais véritablement. Il faut être ambitieux dans le bon sens du terme, exigeant avec soi-même et les autres. Être ambitieux pour pouvoir « arriver », non pas au sens négatif du terme, mais pour faire avancer le Schmilblick (objet humoristique imaginé dans les années 1950 par Pierre Dac, synonyme courant de « machin »), faire avancer les choses. Donc oui, savoir demander beaucoup, être « demanding », au sens anglais du terme, mais en connaissant un certain nombre de limites quand même.

Pourquoi avez-vous accepté ma demande d'interview ?

Honnêtement, parce que Jean (Todt) me l'a demandé. Sinon, je ne suis pas sûr que j'aurais dit oui, parce que je suis un peu débordé et je n'en voyais pas beaucoup l'intérêt. Je vous réponds franchement.

Et maintenant ?

Il est très intéressant d'échanger. C'est comme cela que l'on progresse. D'autre part, cela fait réfléchir sur sa vie et sur ce que l'on fait sans que l'on

soit dans les grandes théories, et c'est toujours intéressant. Donc, aucun problème !

Quel est le plus beau risque dans la vie en un mot, s'il vous plaît ?

C'est de vivre. Depuis la naissance jusqu'à la fin de sa vie, c'est de vivre. Quand on vit, il y a un risque. Le risque de mourir, cela, on en est certain. L'enjeu, c'est de connaître l'incertitude quotidienne. Quand on se lève le matin, on sait ce que l'on va faire, on connaît 80 %, 90 % ou 99 % du canevas de la journée, mais il y a 1 % que l'on ne connaît pas. Ce sera l'incertitude des rencontres, le retard du métro, tout ce que vous voulez. Celui qui a une vie quotidienne répétitive, à la chaîne comme dans les années 60-70, et fait toujours la même chose est véritablement et considérablement pénalisé. Quand au contraire on a une vie faite d'imprévus et de nouveautés, le risque est très, très intéressant.

Le mien aura été de partager ce moment avec vous aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

Avez-vous une question ?

Je ne sais pas ce que vous allez tirer de tout cela. Non que cela m'inquiète, mais cela m'intrigue. Vous devez avoir un tas d'interviews comme celle-ci, c'est sûrement enrichissant, effectivement, d'échanger ces différentes discussions.

Merci beaucoup Gérard. Oui, passionnant même, car les réponses au même questionnaire de base sont très riches dans leurs différences. Ce que l'on va en faire, je l'espère, c'est un livre, un film, une chaîne vidéo et un mouvement pour les jeunes, sur la suggestion de Fadela Amara. Il s'agit d'aider les jeunes à répondre à cette question essentielle : « Rien ne peut empêcher ta contribution au monde, mais quelle est-elle ? Le sais-tu ? » De la même façon qu'il n'est pas possible de passer 2 % seulement de notre temps en activité physique, il n'est pas

possible de passer seulement 2 % de sa vie à savoir pourquoi on est là.

Oui, je le constate, les jeunes ne savent pas ce qu'ils veulent faire. Quand on regarde Parcoursup, ils ne le savent absolument pas. Parfois le hasard les oriente bien, ce qui a été quasiment le cas pour moi, mais parfois non. C'est une très grande angoisse, et très largement répandue. Soit parce que les jeunes ne sont pas assez informés soit parce qu'ils le sont trop, je n'en sais rien. Il est sûr que, né en 1945, je n'ai pas été informé de tous les métiers qui existent et que j'ai fait celui-là parce que je ne savais pas quel autre choisir. Il faut s'occuper des jeunes, c'est évident.

Peut-être aussi, comme nous l'avons évoqué, n'accompagne-t-on pas assez les jeunes pour les aider à se poser la première question : « Pourquoi ? » Quand j'observe un vol de canards, que je bêche le jardin ou que je vais me promener en forêt, pourquoi suis-je éveillé à tout cela depuis l'enfance ? Pourquoi suis-je capable de reconnaître tous les bruits de moteur des camions qui passent en bas de chez moi et puis-je vous dire, à l'oreille, si c'est un Berliet ou un Renault ? Comment éveiller chacun à ce qui compte pour lui ?

Vous avez raison, l'essentiel est là.